Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 34 (1905)

Heft: 7

Artikel: À travers la Corse

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1038811

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pour l'école primaire. Il faut procéder par analogie et surtout par des exemples, choisis dans le milieu où l'enfant vit.

Au surplus, quelques instituteurs se reposent beaucoup trop sur leurs manuels de classe. Pour eux, tout est là : enseignement, devoirs, corrections. Ils semblent ignorer que les manuels scolaires ne doivent jouer qu'un rôle tout à fait secondaire dans l'école et être les auxiliaires inséparables des maîtres et non les maîtres dans les leçons. C'est ce que l'on ne veut pas comprendre. De là, le mauvais emploi et, par-ci par-là, l'abus des manuels dans certaines écoles.

Il faut savoir associer l'enseignement oral à celui du livre, combiné avec l'emploi fréquent du tableau noir. En conséquence, si nous voulons bien réussir, il faut le concours indispensable du *maître,* du *livre* et du *tableau noir.*

Voilà bien des choses, connues depuis longtemps, mais qu'il importe de rappeler de temps à autre. A. P.

A travers la Corse

Le 24 mars, veille de l'Annonciation, était le jour anniversaire de la mort de M. le chanoine Horner. Quand il se rendit à la clinique du Dr Clément, il s'était déjà tracé un plan de voyage, qu'il comptait hélas! exécuter durant les vacances de Pâques. M. Horner avait une prédilection pour ces courses de vacances, faites en Suisse ou en d'autres pays. En partant pour l'une de ces excursions, qui devait lui procurer quelque délassement, il n'avait garde d'oublier le carnet de poche, confident de ses impressions de chaque jour. Rentré chez lui, après avoir liquidé les affaires les plus pressantes, il se mettait à rédiger d'après ses notes et ses souvenirs le récit de son voyage.

M. le Dr Strago, rév. curé de Marly, a bienveillamment remis à la Rédaction du *Bulletin* l'une ou l'autre de ces relations, pleines de charme et d'intérêt. Nos lecteurs seront heureux d'entendre encore cette voix de M. Horner, qui leur était si familière : *defunctus adhuc loquitur.*

J'ai visité la Corse à deux reprises et chaque fois durant les vacances de Pâques, en 1897 et en 1902.

Ce qui m'avait déterminé, la première fois, à me rendre dans cette île, ce sont les conseils des PP. Dominicains qui l'avaient habitée : Allez en Corse me répétaient-ils; au mois d'avril, c'est l'un des plus beaux pays du monde. Alors qu'ici l'hiver règne encore en plein, là-bas tout est fleurs et parfum comme en Orient.

La perspective de couper la queue de l'hiver toujours si long, si désagréable, par quelques journées ensoleillées et embaumées de tièdes brises du printemps firent disparaître mes premières hésitations.

Un autre sentiment aiguillonnait aussi ma curiosité, c'était

l'idée que j'aurais une traversée de mer de 12 heures avec l'éventualité de quelque petite tempête et d'un bon mal de mer. Comme nous le verrons plus loin, sous tous ces rapports je fus servi à souhait.

Je partais donc le 13 avril 1897, mardi de la Semaine Sainte, par le train de nuit.

Mon billet circulaire me dirigeait sur Genève, Modane, Cenis et Turin. Malheureusement, je n'avais pas de compagnon de course. Je n'appellerai pas de ce nom, par exemple, les quatre harpies avec lesquelles je voyageai de Modane à Turin. Nous étions trois voyageurs, commodément installés dans un compartiment de 2e classe à l'entrée du tunnel du Cenis, lorsque quatre dames américaines se présentent, demandant d'une manière impérieuse que les messieurs évacuent ce compartiment sous prétexte qu'en Amérique, où l'on se connaît en politesse, les voyageurs cèdent toujours les meilleures places aux dames et que, du reste, étant indisposée, elles voulaient voyager seules.

Je ne m'émus guère de ces objurgations et, au risque d'être moins galant que les Américains, je tins bon pendant que mes voisins allèrent chercher une place ailleurs.

Je ne tardai pas à voir de quelle maladie souffraient nos quatre mégères. Elles se mirent à faire leur popote. Il serait difficile de s'imaginer tout ce qu'elles goinfrèrent.

Après quoi elles se brossèrent les dents, se nettoyèrent les ongles, s'aspergèrent réciproquement de parfum et se mirent, bientôt après, à ronfler doucement, chacune dans son coin. Ce trait de la femme américaine ne s'effacera pas de sitôt de mon esprit.

A mon arrivée à Turin, j'éprouvai une vive contrariété en apprenant que l'express qui devait m'amener à Gênes, était déjà parti depuis une demi-heure. Me voilà condamné à flâner toute une demie-journée dans les rues d'une ville inconnue! Heureusement que je retrouve à la gare mes deux compagnons de Modane qui avaient cru devoir céder aux objurgations des dames américaines. C'était le directeur d'un pensionnat de jeunes gens établi en Savoie. Il paraît que ce sont des étudiants italiens qui constituent la principale clientèle de ce collège. Ce directeur ramenait l'un de ces élèves à Gênes : « Pour tuer agréablement le temps, me dit-il, venez avec moi; nous irons ensemble visiter ici quelques grandes familles de nos étudiants. »

Quoique étranger et inconnu me voilà introduit successivement dans plusieurs salons de la haute société de Turin. Ces visites impromptu ne manquèrent pas de piquant. Ce serait trop long d'entrer dans des détails. Je me contenterai de vous (1) dire que je fus frappé du luxe extraordinaire de ces salons : œuvres d'art, tableaux de famille surtout, marbres, bronze, lustres écla-

1) Le récit des voyages en Corse a été lu par M. Horner dans une réunion du club alpin, le 4 février 1903.

tants, riches broderies et tapis, tout cela me donnait une haute idée des grandes familles de Turin et de l'amour du luxe chez les Italiens.

A minuit j'arrivais à Gênes d'où je repartais à 9 ½ h. pour Nice, où je devais m'embarquer pour la Corse, ce même jour à 4 heures.

Je ne dirai rien de ce dernier parcours où s'égrènent les premières perles de la Côte d'Azur, Vintimille, Menton, Monte-Carlo, Monaco, Nice, etc. Chacun sait que tout ce que l'aristocratie européenne, et la haute finance fournissent de plus select au monde de la fashion vient chercher dans ces parages un abri doré contre les rigueurs de l'hiver.

Mais ne nous laissons arrêter ni par les enchantements de ces sites privilégiés, ni par les merveilles que les arts et le luxe y ont accumulés, ni par le spectacle de la vie mondaine, des équipages, des automobiles qui affluent, surtout à Nice, et empressons-nous de nous embarquer pour notre île.

Une distance de 230 km. sépare Nice de Bastia; on franchit cette distance en 12 heures. Deux compagnies sont chargées de ce service de transport, la compagnie Générale Transatlantique et la Compagnie Fraissinet. C'est cette dernière Compagnie qui, dans mes deux voyages, m'a transporté à destination.

Nos lacs suisses n'ont rien à envier aux moyens de transport de la Méditerranée. Il faut reconnaître que les bateaux Fraissinet sont pauvrement aménagés. Les cabines sont si étroites que deux hommes ne sauraient s'y mouvoir ensemble et cependant il n'y a pas moins de quatre lits dans chaque cabine.

Il y a cinq ans j'avais obtenu la faveur, grâce à une bonne main d'occuper seul une cabine. J'ai eu moins de chance dans les trois autres traversées.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que l'on quitte la terre ferme pour se confier à l'onde perfide. La ville de Nice et ses environs ont bien vite disparu à nos yeux et, bientôt après, les yeux ont beau chercher ils ne découvrent plus que l'eau et le ciel.

Dans mes quatre traversées, j'ai eu trois fois des indispositions plus ou moins graves. L'année dernière en revenant d'Ajaccio, le retour s'effectua sans encombre. On put du pont jouir d'un spectacle ravissant, surtout à l'aube du jour. La Méditerranée a une très mauvaise réputation. Il est rare qu'elle soit absolument calme. Je me souviens qu'à mon retour de l'Ile Rousse, il y a cinq ans, notre bateau a subi une tempête qu'il me serait difficile de décrire pour la bonne raison que je me trouvais au fond de mon lit, en proie à un violent mal de mer et occupé à offrir à Neptune de copieux sacrifices pendant que les vagues passaient en sifflant par-dessus le pont. Chaque fois que j'entendais le bateau craquer, je croyais m'enfoncer au fond de la mer. J'eus l'estomac si fatigué qu'il me fallut tout un jour pour me remettre quelque peu.

C'est vers 6 h. du matin que l'on voit apparaître la Corse. Je me suis cru transporté un moment aux environs de Montreux, en face des montagnes majestueuses de la Savoie jaillissant de l'azur du Léman. C'est le même aspect. Ce massif montagneux, baigné dans les eaux bleues de la Méditerranée est d'un effet sauvage et grandiose.

Les premiers rayons du soleil font bientôt étinceler à vos yeux la neige qui coiffe les plus hautes sommités et les blanches façades des maisons et des églises qui émaillent çà et là les flancs des montagnes.

« La Corse est sans doute la plus belle île de la Méditerranée, nous dit le docteur Bennett. Après mes quinze printemps de voyages dans la mer historique, je n'en ai trouvé aucune qui puisse lui être comparée. »

« De même que l'Irlande, ajoute Joanne, la Corse pourrait être surnommée l'île Verte ; ses maquis, ses châtaigneries, ses bois d'oliviers, ses grandioses forêts d'arbres résineux, de chênes verts, la recouvrent d'un immense manteau de verdure. Nulle terre n'est plus parfumée : au printemps, les bruyères blanches arborescentes, puis les cistes et les genêts d'Espagne ; en été les myrtes, les tyms, les chèvrefeuilles embaument l'atmosphère.

« A l'odeur seule, je devinerais la Corse les yeux fermés, disait Napoléon à Sainte-Hélène. »

Quand on examine ce labyrinthe de montagnes, on finit par découvrir une chaîne plus accentuée, une nervure plus forte avec diverses sommités suivant la direction du méridien avec des flancs largements découpés formant des golfes, des baies, des fiords en miniature, au moment de s'enfoncer dans les flots azurés de l'océan. La Corse mesure 8,700 km² et compte 290,000 habitants (la Suisse 41,500 km², 3,300,000 h.). Un peu plus grande en surface que le canton des Grisons 7,184 km., population plus forte que celle de Vaud 281,000 habitants.)

Nous venons de contourner la pointe du Cap Corse et nous débarquons à Bastia, seconde ville de l'Ile. C'est 7 ½ h. du matin. Nous étions partis hier soir à 5 h. de Nice.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIES

I

La sténographie à Genève. (Contribution historique) par *M. L. Mogeon*, directeur-fondateur du *Signal sténographique*, à Lausanne. (Brochure in-8, 32 pages ; prix 1 fr.)

En 1903 nous avons annoncé aux lecteurs du *Bulletin* la publication de l'*Histoire de la sténographie dans la Suisse romande*, par M. Mogeon. L'auteur avait, pour ainsi dire, fait commencer en 1876